

PREMIÈRE PARTIE

Lorsqu'ils n'eurent plus à dévorer que leurs propres enfants, la fureur les prit.

À force d'arracher les bois, de creuser les terres et de tuer les bêtes, ils avaient déclenché la colère des vents, de l'eau et du feu. Et les derniers hommes délaissèrent leurs outils pour les armes afin de s'arracher les uns aux autres les dernières gouttes d'eau de leurs terres exsangues, les derniers gibiers anémiés de leurs troupeaux difformes.

Neuf branches sur dix de l'arbre des civilisations furent coupées, avant que les survivants des prodiges et des catastrophes tombés dans l'oubli façonnent un nouveau monde, frappés d'un mal inconnu qui les prenait à la maturité. Vestige des guerres anciennes ou ultime état de l'homme avant de disparaître, personne ne devait en connaître la cause. Les premiers témoins, parlant un dialecte oublié, le nommèrent « Bara ». De même que la rage redonnait au chien l'apparence du loup, la Bara condamnait l'homme à redevenir bête, avant qu'il n'y succombe.

Leurs esprits désormais uniquement tournés sur eux-mêmes, guettant les signes de ce nouveau mal qui leur faisait perdre la raison et la vie, les communautés éparses, séparées par une nature indomptable, ne pourraient plus s'unir pour l'engloutir.

« Lorsque disparut la Lumière : genèse de l'Akoman », Enseignement de Maître Ligin, de l'ordre des Garudas du mont Lhari.

Disparaître

Le Père est revenu hier dans la nuit. Il a frappé à la porte et Coré lui a ouvert.

Pourtant, la Mère l'avait conduit dans les bois derrière Brummenn et l'y avait égaré afin qu'il y meure. C'était la voie de la Bara, qui vient réclamer l'âme des hommes depuis la fin des civilisations des cités de fer. La Mère avait dû se perdre aussi, puisqu'elle n'avait jamais pris le chemin du retour.

Coré avait quinze ans lorsque le mal avait emporté ses parents. À l'époque, c'était un âge correct pour se retrouver orpheline. Les tempêtes ont transformé la rivière en Fleuve, le Fleuve a nourri et fait croître les bois en forêts, la cabane du Père et de la Mère est devenue la maison de Coré et de ses enfants.

Ana avait justement atteint ses quinze ans le mois dernier, mais elle continuait de réclamer la présence de sa mère près de son lit quand les orages menaçaient à nouveau d'inonder la vallée. Quant à Noé, ses dix-huit années n'avaient pas atténué les terreurs nocturnes qu'il fallait apaiser d'une main posée sur sa poitrine. Enfin, Lou, tout juste huit ans. Il n'avait connu que

son cou pour trouver le sommeil. Il se cramponnait toujours à son bras pour ne pas dériver dans ses songes.

Pour tous les trois, elle chantait chaque soir à la fin du dîner la berceuse des nuits d'Avant. L'Autrefois où les lumières des villes rendaient ces comptines inutiles, et que celles-ci exerçaient seulement la mémoire des enfants.

La Bête soupire dans la Grande Forêt, sous la lune qui luit.

Elle ne peut pas dormir.

La Bête hurle dans la Grande Forêt, la nuit.

Elle crie sa faim et la fureur lui déchire le ventre.

L'hiver descend sur sa tanière

Et le froid gèle son antre.

Prends garde à la Bête, prends garde la Bête.

Ne t'approche pas de nos murs.

Prends garde la Bête, prends garde à la Bête.

Je le garde entre nos murs.

Tant que je le berce dans mes bras,

Jamais mon enfant tu ne me prendras.

Et le Père est revenu.

Dans son œil, il y avait l'épouvante de ceux qui cherchent un abri pour leur âme tandis que la grande faim les engloutit. Puis la porte est restée ouverte sur le vide. Il était reparti. C'était la nuit et les enfants dormaient. Était-ce lui ? Était-ce un tour que lui jouait son esprit ?

Jusqu'à l'aube, moite, elle s'est tourmentée.

Est-il vraiment revenu ?

Au matin, elle est allée à la Maison Mère pour recevoir le récit des cauchemars de la nuit, mais dans son oreille sourde battait son sang. À midi, lorsqu'elle a préparé les herbes son-geuses pour endormir les colères des orphelins à l'heure de la sieste, le pilon s'est fendu dans sa main.

Quand les guides secondaires ont tenté de l'entretenir du vol d'un veau en pâture, elle s'est réfugiée dans la plaine pour appeler ses bêtes, avant que la fièvre qui commençait à la faire chanceler ne la prenne complètement. L'ancien chant peinait à s'extirper de sa gorge asséchée. Mais les cloches au loin ont signalé le retour du troupeau.

Aurais-je oublié de boire aujourd'hui ? Ai-je seulement mangé ?

Le Père est revenu hier dans la nuit. Il a frappé à la porte et elle lui a ouvert.

Mais ce n'était pas lui. C'était son ombre, sortie de son esprit.

Qui viendra ce soir ?

Elle caresse le collier de barbe du bouc de tête afin de le guider vers l'étable, et soudain il frémit. Dans le brouillard qui monte de la terre, la silhouette d'un homme semble se dessiner. Elle empoigne le licol de l'animal et presse le pas.

Lorsque la nuit emporte les enfants au lit, elle abaisse les tentures, range le logis, attise le feu et attend.

La Bête soupire dans la Grande Forêt, sous la lune qui luit.

Elle ne peut pas dormir.

La Bête hurle dans la Grande Forêt, la nuit.

Aux premiers coups sur la porte, elle ouvre.

Elle veut voir qui est venu – elle le sait déjà.

Le père des enfants est revenu.

Pourtant, Coré l'avait conduit dans les bois derrière Brummenn et l'y avait égaré afin qu'il y meure. C'était la voie de la Bara, qui vient réclamer les âmes des hommes depuis la fin des civilisations des cités de fer. Elle ne s'était pas perdue, elle. Elle était plus jeune, et Lou frappait l'intérieur de son ventre pour en sortir. Dans leur lit, Ana et Noé dormaient, joue contre joue, main dans la main. Ce n'était pas un âge correct pour se retrouver orphelins.

Et Kannon est revenu.

Il a revêtu l'uniforme des Garudas. Pourtant, il l'avait ôté. Dans son œil, il y a l'épouvante de ceux qui se sont égarés, comme ont été égarés, petit à petit, tous les hommes et les femmes qu'ils ont connus. Est-ce lui? Est-ce son ombre sortie de son esprit?

Est-il vraiment revenu ?

Elle tente de refermer la porte.